

LES
PRODUITS DE LA TERRE



PRIX : dix Centimes



1885

IMPRIMERIE JURASSIENNE, Rue des Grottes, 24,
GENÈVE

LES

PRODUITS DE LA TERRE

PARIS, 1854



MAISON FONDÉE EN 1789

Les Produits de la Terre

I

Lorsqu'on examine impartialement la société actuelle, on est frappé du contraste effrayant qu'elle présente : d'un côté la minorité bourgeoise gorgée de biens, vivant dans l'opulence ; de l'autre la foule des prolétaires et des asservis, souffrant dans la pauvreté ou croupissant dans la misère. A aucune époque, ce contraste n'a été plus douloureux qu'à l'heure actuelle ; jamais en effet l'humanité n'a disposé de moyens aussi puissants pour résoudre le cruel problème et jamais elle n'a paru se désintéresser aussi complètement de cette solution si nécessaire. Cela est triste à dire, mais il semble qu'au point de vue social tout ce qu'il y a d'intelligences et de volontés soit complètement frappé d'impuissance. C'est en vain que la science, marchant à pas de géants, découvre chaque jour de nouvelles lois, réalise quelque invention utile, à mesure que le progrès se fait dans tous les domaines matériels, l'état social s'aggrave. Les

ingénieurs percent les isthmes et les monts, les médecins arrachent le secret de la vie à la nature, les philosophes, sondant les profondeurs du moi, nous dévoilent la personnalité humaine, de toutes parts les travailleurs intellectuels apportent leur pierre au monument commun, construisent de nouvelles assises, pendant ce temps l'état de la société continue à empirer, la cruelle scission va s'accroissant entre le riche et le pauvre; en dépit de tous les progrès réalisés, la misère sévit plus que jamais sur la classe des prolétaires!

* * *

Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi, notre époque qui est le siècle des perfectionnements et des grandes découvertes, est-il aussi celui de la faim et du malheur? Pourquoi de cette magnifique floraison des sciences, des lettres et des arts, ne sort-il rien qui fasse avancer la solution de la question sociale? Pourquoi, à mesure que nous réalisons quelque nouvelle conquête matérielle, voyons-nous s'éloigner plutôt que s'approcher le moment où doit s'établir l'équilibre entre les hommes? Pourquoi, en un mot, alors que nous devenons plus instruits, plus habiles et plus forts, devenons-nous en même temps plus impuissants devant les réformes qui s'imposent?

C'est qu'en réalité tous les progrès qui se font dans le domaine matériel, sont accaparés par

quelques-uns, au détriment de la société toute entière ; les conquêtes de la science, loin d'être utiles à l'humanité en général, profitent exclusivement aux classes riches. En examinant superficiellement le grand mouvement scientifique et industriel qui emporte notre siècle, nous pouvons nous faire illusion sur les résultats de ce mouvement et croire qu'il apporte à chacun de nous une plus grande somme de bien-être. Mais ce n'est là qu'une apparence. Certes, il est agréable de penser que nos ingénieurs ont pu, à force de génie et de volonté, sillonner le monde d'un réseau de fer et faire gravir même les monts à leur noire locomotive. C'est là un beau triomphe de l'intelligence humaine sur la matière. Mais en définitive quel grand profit retirons-nous de cette création magnifique ? Scientifiquement, j'admire les chemins de fer ; socialement, je suis obligé de reconnaître qu'ils ont surtout servi à constituer d'odieux monopoles. Ils me permettent, il est vrai, de me déplacer très rapidement ; mais en quoi cette facilité de déplacement peut-elle améliorer mon sort, à moi prolétaire, si d'autre part le progrès qui résulte de ce nouveau moyen de locomotion sert à constituer en face de moi une aristocratie qui m'écrase ? Car n'est-ce pas là en réalité ce qui a lieu dans la pratique ? Calculez ce qui a été dépensé de force et de volonté pour préparer les voies, poser les rails, creuser les tunnels, construire les ponts et les viaducs du

vaste réseau transterrestre et songez que cet immense effort, qui devait nous doter d'un admirable moyen de civilisation, a servi surtout à enrichir de puissantes compagnies financières. Elles sont là constituées formidablement en face de nous, ô prolétaires ; elles détiennent ces admirables instruments, les voies ferrées, et elles les exploitent, non dans l'intérêt de tous, mais au plus grand profit de leurs membres. Voilà donc en définitive à quoi a abouti une des plus belles créations du génie scientifique, et cette œuvre, qui aurait pu être un moyen de progrès, est devenue un instrument de réaction et d'exploitation aristocratique.

* * *

Ce qui est vrai pour les chemins de fer, l'est pour la plupart des grandes inventions de ce siècle ; si nous passions en revue toutes les découvertes dues au génie industriel, nous pourrions montrer que l'avoir matériel de l'humanité n'a été augmenté que pour le bien d'une seule classe. Prise dans son ensemble, la société n'a presque rien gagné aux immenses progrès réalisés pendant la dernière période. Télégraphes, chemins de fer et bateaux, machines de toutes sortes n'ont pas augmenté, même faiblement, le bien-être de ceux qui souffrent et il y a proportionnellement autant de pauvres et de misérables actuellement que lorsque toutes ces belles inventions n'existaient pas encore.

Eh bien ! c'est une honte et une infamie. Il est évident que tous les moyens nouveaux que la science nous a donnés ont centuplé et plus que centuplé la force et la puissance de l'homme. Si donc la société n'a pas su utiliser cette force qu'elle a entre les mains pour réaliser le bien-être de tous ses membres ; si, maîtresse elle ne veut pas nourrir également tous ses enfants, c'est que son organisation est vicieuse. Tous ceux qui ont en partage l'intelligence et le savoir, devraient rougir de voir tous les travaux du génie humain aboutir en définitive à l'impuissance sociale.

* * *

Les économistes bourgeois nous disent, il est vrai, qu'il ne peut en être autrement et que la société est fatalement vouée à la « concurrence vitale ». Car aujourd'hui c'est à ce cliché-là qu'on a recours pour justifier toutes les oppressions et légitimer toutes les injustices. Jadis on invoquait le droit divin, maintenant on fait appel à la « lutte pour l'existence ». Ah ! certes, cette lutte existe en effet, et elle ne s'est jamais poursuivie avec plus d'acharnement et de colère. Comme l'a dit féroce Malthus, « au grand banquet de la société actuelle il n'y a pas de place pour les pauvres ». Mais doit-il forcément en être ainsi et sommes-nous condamnés, comme des animaux, qui n'ont plus rien pour subsister, à nous entredévorer les

uns les autres ? Cette vieille terre que nous avons appris à rajeunir et à indéfiniment fertiliser, ne peut-elle nous donner largement tout ce qui nous est nécessaire et faut-il qu'il y ait une partie de l'humanité qui souffre et meure de faim pour que l'autre puisse vivre ? Non, mille fois non ! il n'en est pas ainsi et la concurrence vitale n'est pas une loi fatale. C'est artificiellement que nous faisons durer la cruelle lutte pour la vie ; il ne tiendrait qu'à nous d'y mettre fin par une révolution qui renouvellerait la société tout entière.

—
II

Il faut remarquer tout d'abord que l'organisation sociale actuelle limite considérablement la production de la terre. La propriété personnelle, sous quelque forme que nous l'envisageons, est un obstacle de la culture scientifique et rationnelle, telle que les progrès réalisés pendant ce siècle permettraient de l'appliquer. La grande propriété, en effet, est funeste parce qu'elle stérilise en partie le sol entre les mains inhabiles d'une aristocratie financière qui, ne cultivant pas elle-même, est incapable de traiter la terre comme il le faudrait. La petite propriété l'est également, car elle ne donne lieu qu'à des efforts individuels inégaux et en gé-

néral incohérents qui produiraient beaucoup plus s'ils étaient dirigés vers un but commun, par une entente collective. D'ailleurs la division actuelle du sol avec ses millions de clôtures ou de lisières entremêlées et toutes les servitudes qu'elle comporte, diminue considérablement la surface cultivée ; dans certains pays c'est à un quarantième du sol que l'on peut évaluer la quantité de bons terrains ainsi perdue pour la culture. Il est alors facile de comprendre ce qui arriverait si demain la propriété privée disparaissait pour faire place à la propriété collective. Aujourd'hui chaque possesseur fait de son fonds ce qu'il lui plaît sans s'inquiéter de la société dans laquelle il est obligé de vivre. S'il est grand propriétaire et qu'il lui prenne fantaisie de transformer en territoires de chasse de vastes champs qui produisent du blé, il renvoie ses fermiers et fait le désert souvent sur plusieurs centaines d'ares. Suivant son caprice, il cultive ou ne cultive pas la terre qu'il détient et, la plupart du temps, s'il exploite lui-même sa propriété, il l'exploite mal car il ne connaît que la routine séculaire. Avec la propriété collective, il n'en serait plus ainsi. La suppression de toutes les bornes et barrières artificielles qui limitent les champs, rendrait immédiatement disponible un vaste espace de terre absolument improductif aujourd'hui. La somme des récoltes se trouverait ainsi notablement accrue. Mais ce ne serait pas là le prin-

cipal avantage de cette révolution sociale que nous attendons ; non-seulement la surface cultivable serait augmentée, mais la production elle-même serait centuplée par un mode d'exploitation qui permettrait l'application de méthodes rationnelles et scientifiques. Nous sommes encore, à l'heure actuelle, dans le périole barbare de la culture extensive, et tous les agriculteurs intelligents reconnaissent que pour faire donner à la terre tout ce qu'elle doit nous fournir, il faut adopter les procédés de la culture intensive. Or, aucune forme de propriété ne saurait être meilleure que la propriété collective pour l'application de ces procédés ; car elle grouperait toutes les forces disséminées, aujourd'hui, des agriculteurs et les ferait concourir à un but commun. Nous savons, d'après ce que nous voyons dans l'industrie, combien la force de production se trouve augmentée par le groupement des ouvriers dans de vastes usines où tout se fait conformément aux règles de la science ; nous pouvons donc nous représenter ce que deviendrait la terre si elle était ainsi exploitée par des associations d'hommes libres qui, au lieu de dépenser isolément leurs efforts, les appliqueraient à un travail agricole scientifiquement combiné en vue de la plus grande production possible. Ce groupement des travailleurs agricoles aurait les plus heureux effets, et avec moins de travail, les agriculteurs pourraient faire rendre au sol beaucoup

plus qu'il ne rend aujourd'hui. Une meilleure utilisation des engrais naturels, suffirait seule à assurer ce résultat. C'est par millions de mètres cubes que nous laissons perdre les alluvions fertilisantes qu'entraînent les fleuves, et qui pourraient plus que centupler la force productrice de nos terres. On les utiliserait certainement le jour où la propriété privée ayant disparu, tout les obstacles qui s'opposent aux grands travaux d'aménagement du sol, auraient disparu avec elle. La terre alors, cette vieille terre que nous savons si peu comprendre et dont nous employons si mal les trésors, nous donnerait des récoltes admirables et l'on ne pourrait plus dire que le pain manque pour la multitude des affamés.

. * *

Mais on nous dira que nous faisons là le tableau d'une agriculture impossible et que pour le moment la culture intensive n'est réalisée que dans quelques rares régions. Écartons donc cette « utopie » ; n'envisageons que la situation actuelle, demandons-nous si la terre, telle qu'elle est cultivée à l'heure présente, produit assez pour tout le monde, si chacun peut manger à sa faim.

Il nous suffit de consulter les statistiques et de grouper les principaux chiffres qu'elles nous donnent pour résoudre la question

III

Dans l'état actuel de la science, il serait impossible d'évaluer exactement la quantité totale des produits de la terre ; en effet, pour un grand nombre de pays, les statistiques manquent et aucune donnée, même hypothétique, ne permettrait d'en calculer approximativement les productions. Lors donc qu'on veut établir un tableau un peu précis des ressources alimentaires que l'homme possède, il faut éliminer de ses recherches toutes les contrées sur lesquelles on n'a pas de renseignements statistiques suffisamment établis. C'est ce que nous avons été obligés de faire et nous n'avons pris comme base d'étude que les deux groupes de pays les mieux connus du monde, l'Europe et les États-Unis. Ces deux groupes de pays comprennent une population de 368,676,000 personnes, soit seulement un peu plus du quart de la population du globe. Bornée ainsi à l'évaluation des produits d'une fraction de l'humanité, notre étude peut paraître très-incomplète, mais il faut songer que les nations dont nous allons étudier les ressources alimentaires sont celles où la civilisation a actuellement son expression la plus haute et que c'est chez elles aussi que se pose, dans sa douloureuse acuité, la redoutable question sociale. En nous occupant de l'Europe et des États-Unis, nous parlerons donc de la partie de l'humanité de beaucoup la plus importante, et il nous sera

possible d'étendre, par induction, au monde tout entier, les conclusions que nous tirerons de cette étude.

Encore un mot sur la manière dont nous avons composé cet article. Malgré les nombreuses recherches auxquelles nous nous sommes livré; nous n'avons pas toujours pu trouver dans les statistiques, les chiffres dont nous avions besoin. Nous avons dû suppléer à l'insuffisance des documents officiels par des calculs indirects, d'ailleurs faits aussi soigneusement qu'il nous a été possible. Les données qui résultent de ces calculs, sont nécessairement approximatives; mais elles sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité; elles n'infirmes pas nos conclusions, au contraire. Et maintenant, entrons dans l'examen de la question elle-même.

* * *

Parmi les produits de la Terre, ceux qui servent à faire le pain, sont certainement les plus importants; c'est donc par les céréales que nous avons commencé nos évaluations. Voici, d'après les statistiques officielles, la quantité de céréales (1) que produisent les pays

(1) Dans les statistiques officielles, les quantités sont données en hectolitres; nous les avons converties en quintaux, d'après les bases suivantes: 1 hect. de blé = 76 kil. 1 hect. de seigle = 73 kil.; 1 hect. d'orge = 63 kil.; 1 hect. d'avoine = 45 kil.; 1 hect. de blé noir = 59 kil.

dont nous nous occupons (non compris la quantité nécessaire à la semence) :

Production moyenne des céréales en Europe (1) et aux États-Unis de 1878 à 1882.

Blés		470,000,000	quintaux
Seigle		333,000,000	»
Orge	} non compris 100 millions de quintaux pour les animaux de ferme.	152,000,000	»
Avoine		205,000,000	»
Maïs		524,000,000	»
Autres céréales		10,000,000	»
TOTAL		<u>1,694,000,000</u>	»

C'est donc un milliard, six-cent quatre-vingt-quatorze millions de quintaux de céréales, que les habitants de l'Europe et des États-Unis ont à leur disposition. Combien cette énorme quantité de matières nutritives représente-t-elle de pain ? Pour le blé, le calcul est facile à faire. D'après M^r Grandeau, directeur de la Station agronomique de l'Est, 1 quintal de blé fournit, transformé en farine, 109 kilogrammes, 200 grammes de pain blanc. A ce taux, les 470 millions de quintaux de blé, produits annuellement en Europe et aux États-Unis, représentent :

51,324,000,000 kilogrammes de pain.

Pour les autres céréales, nous ne connais-

(1) La Turquie, la Serbie et le Montenegro, ne sont pas compris dans nos calculs.

sons pas le rapport entre la quantité en nature et la production en pain. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est qu'avec un quintal de céréales quelconques, il est toujours possible de faire la même quantité de pain, surtout si l'on se sert de farine non blutée qui donne, de l'avis des plus grands hygiénistes, le pain le plus nutritif. On peut donc considérer le chiffre qui représente la production des céréales, comme représentant également celle du pain.

Ce premier point fixé, étudions une autre catégorie de produits qui ont un grand rôle alimentaire : les légumes secs et les graines (pois, haricots, fèves, lentilles, riz, etc.), les pommes de terre, les légumes verts et les fruits de toute espèce.

En ce qui concerne les légumes secs et les pommes de terre, nous avons des chiffres exacts ; pour les légumes verts et les fruits, il nous a été impossible de trouver des données précises, nous avons dû procéder par induction. Le tableau suivant peut cependant être considéré comme vrai, en ce sens que les évaluations sont plutôt trop faibles que trop fortes.

*Production moyenne de légumes secs et de fruits
en Europe et aux États-Unis (1875-1882)*

Légumes secs.	110,000,000	quintaux
Pommes de terre.	748,000,000	»
Légumes verts.	225,000,000	»
Fruits.	250,000,000	»
TOTAL	<hr/> 1,333,000,000	»

A ce total, il faut ajouter le nombre qui représente la production du sucre de betterave : 18,384,290 quintaux.

* * *

Après avoir passé en revue les diverses productions végétales, évaluons les produits animaux, et pour commencer, la viande.

Aucune statistique, à nous connue, n'indique les quantités de cet aliment, qui sont annuellement vendues sur les marchés de l'Europe et des États-Unis ; on peut cependant arriver à calculer ces quantités d'une manière très approximative. Voici quel était à la fin de 1881, le nombre des animaux possédés par les agriculteurs européens et américains :

Bœufs et vaches.	132,943,697
Moutons.	232,477,765
Porcs.	86,836,272
Chèvres.	17,917,901
Animaux de basse-cour.	380,000,000
Total de têtes.	<u>850,175,635</u>

Or, les chiffres exprimant la proportion moyenne des bêtes que l'on peut abattre annuellement sont les suivants : 17 0/0 pour les bœufs ; 22 0/0 pour les moutons ; 71 0/0 pour les porcs ; 8 0/0 pour les chèvres ; 90 0/0 pour les animaux de basse-cour (poules, lapins, etc.) D'autre part, on sait qu'en moyenne (moyenne faible) ces animaux donnent en viande les quantités suivantes : Bœufs et vaches : 250

kilos ; moutons : 20 kilos ; Porcs : 88 kilos ; Chèvres : 17 kilos ; animaux de basse-cour : 1 kilo ; ce qui permet de dresser le tableau suivant :

Moyenne des animaux abattus et produit de ces animaux en Europe et aux États-Unis (1875-1882) :

	Nombre	Viande
Bœufs.	22,600,429	5,650,107,250 kilos
Moutons.	51,145,109	1,022,902,160 "
Porcs.	61,653,753	5,425,530,264 "
Chèvres.	1,433,432	24,368,344 "
Poules etc.	342,000,000	342,000,000 "
TOTAL.	<u>478,832,722</u>	<u>12,464,908,018 "</u>

Par conséquent, en nombre rond, la production annuelle de la viande est de 12,464,908 quintaux métriques. A ce total, probablement au-dessous de la réalité, il faut ajouter le nombre qui représente le gibier de toute espèce, livré chaque année à la consommation ; nous n'avons pu, malheureusement, nous procurer les chiffres relatifs à cette branche d'alimentation assez importante

Parmi les produits animaux, il ne faut pas oublier le lait, le beurre et le fromage qui entrent pour une grande part dans l'avoir alimentaire de l'homme. Nous ne possédons pas les données exactes de la production de ces divers produits ; nous avons pu cependant calculer la quantité de lait produite en Europe et aux États-Unis, en nous basant sur le nombre de vaches que ces pays possèdent. Si l'on suppose

2 litres et demi de lait par jour (moyenne faible) on trouve que la production du lait est annuellement de 55,400,000,000 litres, et comme un litre de lait pèse en moyenne 1 kilogramme, cela fait :

55,400,000,000 kilos de lait.

En fromage cela représente :

11,080,000,000 kilos.

Un autre produit animal qui a son importance, les œufs, ne doit pas être omis dans nos statistiques. Les pays dont nous nous occupons en consomment une quantité énorme, car la France seule en produit près de 2,000,000,000. En nous basant sur le nombre de poules et autres gallinacées, nous sommes arrivés à calculer approximativement le nombre des œufs produits en Europe et aux États-Unis, ce nombre est 11,220,000,000. Si l'on suppose qu'un œuf pèse en moyenne un peu plus de 62 grammes, cela représente en poids : 701250,000 kilogrammes de substance alimentaire.

* * *

Il nous reste à étudier une classe de produits animaux, ceux que fournit la pêche. Ces produits jouent un rôle considérable dans l'alimentation, et l'on peut se faire une idée de leur importance par les chiffres suivants :

Le nombre d'hommes employés à la pêche maritime seule est, en Norwège de 80,000 ; en

France, de 83,840 ; dans la Grande-Bretagne, de 120,000 ; et encore plus considérable aux États-Unis. Les pêcheurs de ces dives pays recueillent chaque année d'énormes quantités de poissons et d'autres animaux marins comestibles. La Norwège seule en fournit plus de 900,000,000 de kilogrammes ; la France près de 200,000,000 de kilos ; en Russie, la mer Caspienne et le Volga en donnent 400,000,000 de kilogrammes ; aux États-Unis, la valeur de la pêche annuelle dépasse 500,000,000 de francs.

Les statistiques que nous avons consultées ne donnent pas la production totale de la pêche pour tous les pays dont nous nous occupons ; elles ne contiennent entre autres, aucun détail sur la pêche fluviale et lacustre, si importante dans certaines régions. En nous servant des données incomplètes que nous avons et en procédant par approximation pour les autres, nous avons trouvé le résultat suivant :

Moyenne des produits de la pêche maritime, fluviales et lacustres en Europe et aux États-Unis. 3,700,000,000 kilos.

* * *

Il nous resterait, si nous voulions être absolument complets, à évaluer un certain nombre de produits, tels que le miel, les huiles comestibles, la viande de cheval, etc., etc., dont nous n'avons pas parlé. Mais ces produits n'ont

qu'une importance secondaire dans l'alimentation ; nous les passerons sous silence.

Laissons aussi de côté les boissons alcooliques, bière, cidre, alcool, liqueurs, qui sont extraites des produits déjà comptés plus haut et donnons simplement, pour finir, la production du vin, puisque les raisins employés à sa fabrication ne figurent pas dans nos tableaux statistiques :

Production moyenne du vin en Europe et aux États-Unis (1875-1882) :

11,300,000,000 litres.

IV

Si l'on groupe par catégories les chiffres statistiques que nous avons détaillés précédemment, on obtient le tableau suivant :

Production totale des substances alimentaires disponibles en Europe et aux États-Unis (moyenne de 1875-1882)

Pain de froment.	51,324,000,000	kilos
Pain d'autres céréales.	122,400,000,000	"
Légumes divers et fruits.	133,300,000,000	"
Sucre de betterave (sans la mélasse)	1,838,429,000	"
Viande de boucherie et volaille . . .	12,464,908,000	"
Lait.	55,400,000,000	"
Œufs.	701,250,000	"
Poissons, mollusques et crustacés. . .	3,700,000,000	"
TOTAL.	381,128,587,000	kilos
Vin.	11,272,291,000	litres

C'est donc à l'énorme total de trois cent

quatre-vingt un milliard, cent vingt huit millions, cinq cent quatre-vingt sept mille kilogrammes, sans compter le vin, que s'élève annuellement le revenu alimentaire de l'Europe et des États-Unis. Les personnes qui sont habituées à lire dans les journaux et dans les livres qu'il n'y a pas assez de vivres pour tout le monde et qu'il faut nécessairement accepter les dures lois de la nature, ces personnes, dis-je, trouveront sans doute ce chiffre trop élevé ; mais, nous le répétons, il est probablement inférieur à la réalité, car les statistiques officielles, sur lesquelles nous avons basé nos calculs, donnent en général des évaluations faibles. Prenons donc ce total plutôt comme un minimum et voyons ce qu'il représente de richesse alimentaire par rapport à la population dont il est ici question.

* * *

Nous avons dit, dans notre premier article, que la population de l'Europe et des États-Unis était, à la fin de 1881, de 368,676,000 personnes. Si l'on divise par ce dernier nombre chacun de ceux qui sont dans le tableau dressé plus haut, on trouve les résultats suivants :

Quantités de substances alimentaires par têtes d'habitants :

Pain de blé.	139	kilos par tête.
Pain d'autres céréales.	332	" " "
Légumes divers et fruits.	361	" " "

Sucre de betterave.	5	“	“
Viandes diverses.	34	“	“
Lait.	150	“	“
Œufs.	2	“	“
Poissons, mollusques, etc.	10	“	“
TOTAL.	1033	kilos	par tête
Vin.	30	litres	par tête.

Ce total de 1,033 kilogrammes d'aliments solides et de 30 litres de vin correspond-il aux besoins de la population dont nous étudions les ressources ? pour répondre à cette question il suffit de poser quelques données scientifiques.

On sait d'après les nombreux travaux qui ont été écrits sur la question alimentaire, que l'homme, pour vivre normalement, doit absorber une certaine quantité de substances ternaires (hydro-carbonés et carbo-hydrates) et de substances quaternaires (produits azotés), dont la combinaison constitue la ration physiologique ou ration d'entretien. Cette ration on peut la composer de bien de manières en utilisant les nombreux produits végétaux et animaux, mais, quels qu'en soient les éléments, elle se ramène aux proportions suivantes de substances prises dans les deux classes d'aliments physiologiques (les corps ternaires et les corps quaternaires) :

1000 grammes d'aliments riches en carbone (pain, légumes ou autres),

300 grammes d'aliments riches en azote (viande, fromage, œufs ou légumes azotés).

C'est donc 1300 grammes d'aliments solides qu'il faut journellement à l'homme adulte pour vivre en bonne santé. Ce chiffre ne représente bien entendu, qu'une moyenne, mais une moyenne assez forte, car, si parmi les jeunes hommes, il y en a beaucoup qui ont besoin d'une ration plus considérable, il est évident que la plupart des vieillards et même des femmes consomment journellement beaucoup moins.

Quoi qu'il en soit, supposons que chaque habitant du groupe de population dont nous nous occupons doive consommer en moyenne une ration de 1300 grammes d'aliments par jour ; cela représente pour une année :

	365	kilos	de pain ou analogues
	109	“	de viande ou analogues
TOTAL	474	kilos	de substances nutritives diverses.

Quatre cent soixante quatorze kilogrammes, telle est donc la quantité d'aliments nécessaire à chaque homme dans une année. Si l'on se reporte au total des productions alimentaires donné plus haut, on peut voir que les besoins de la population de l'Europe et des États-Unis pourraient être largement satisfaits. Il faut aux habitants de ces régions (même en supposant qu'ils aient tous besoin de la ration d'un adulte, ce qui n'est pas) 475 kilogrammes de substan-

ces nutritives par tête et par an, la Terre bien-faisante leur en fournit 1,033 kilogrammes, c'est-à-dire plus de 2 fois la quantité nécessaire, même en portant à 500 kilogrammes la ration annuelle de 474 kilogrammes qui est suffisante certainement.

Et si l'on veut bien jeter les yeux encore une fois sur les chiffres que nous avons groupés ci-dessus, on verra que les divers produits, qui constituent les sources de l'alimentation sont tels, qu'il est possible d'obtenir, en les combinant, la nourriture à la fois la plus variée et la plus riche. D'ailleurs, certains d'entre eux, qui sont par eux-mêmes ce qu'on appelle en physiologie « un aliment complet », sont si considérables qu'ils pourraient à la rigueur suffire aux besoins stricts de l'humanité. Par exemple, avec les céréales seules (blés et autres) qui sont des produits riches à la fois en carbo-hydrates, en hydro-carbonés et en principes azotés, il serait possible de nourrir, au besoin, les 368,676,000 personnes de l'Europe et des États-Unis, si l'on faisait le pain, comme le recommandait Liebig, avec de la farine imblutée. Qu'on ajoute aux céréales les légumes et les fruits, sans recourir aux produits animaux qui accroissent notablement la richesse alimentaire de l'homme, et l'on peut voir qu'avec les productions végétales seules, il y a largement de quoi constituer la ration d'entretien de chaque

homme, en la variant suivant les lieux, les climats et les circonstances.

* * *

Les conclusions auxquelles nous aboutissons fatalement seront encore beaucoup plus frappantes si nous comparons les chiffres qui représentent la ration et la production alimentaires, non plus par tête d'habitant, mais pour l'ensemble de la population elle-même. D'après ce que nous avons vu plus haut, la ration annuelle de chaque homme doit être de 474 k^{os} de substances alimentaires diverses ; pour la population de l'Europe et des États-Unis cette ration s'élève donc à 474 k^{os} multipliés par 368,676,000, soit 174,752,424,000 kilogrammes. En reprenant le total du premier tableau statistique et en le comparant avec celui-ci, on obtient en définitive le résultat suivant :

Quantité de substances alimentaires produites annuellement.	381,128,587,000 kilos
Quantité nécessaire pour l'alimentation.	174,752,424,000 "
DIFFÉRENCE EN PLUS.	206,376,163,000 kilos

* * *

Ainsi donc il y a, outre la ration annuelle indispensable, plus de 206 milliards de kilogrammes de substances alimentaires qui peuvent être utilisés. Que devient cet excédent considérable ? Dans quels ventres pantagrué-

liques vient s'engloutir cette immense masse de nourriture qui suffirait à l'alimentation de plus de 435 millions d'hommes, en dehors de l'Europe et des États-Unis? Nous allons essayer de le dire en nous basant à la fois sur les données de la statistique et sur les indications que peuvent nous fournir les habitudes sociales dont nous avons chaque jour le spectacle sous les yeux.

—

V

Une partie des 206 milliards de kilogrammes qui forment l'excédent dont il s'agit est évidemment employée dans l'industrie, pour la fabrication de certains produits chimiques; mais la quantité de substances alimentaires consommée ainsi est peu importante. Plus grande est celle qu'absorbe chaque année la fabrication des boissons alcooliques (l'alcool, bière, etc., etc.), sans être cependant très considérable, car en définitive la fabrication de la bière qui est de beaucoup la plus importante, ne monte annuellement en Europe et aux États-Unis, qu'à 14,801,000,000 litres.

L'élève des animaux emploie une autre part des 206 milliards; en beaucoup de pays en effet on donne aux animaux de basse-cour de l'orge, du maïs, ou des racines alimentaires. Il ne nous

est pas possible d'évaluer exactement ce que consomment ces animaux, mais vu leur nombre et étant donné qu'ils sont nourris, sauf les porcs et les poules, de fourrages ou d'autres produits analogues, on peut affirmer qu'ils ne consomment pas plus de 50 milliards de kilogrammes de substances alimentaires.

Supposons que la quantité totale absorbée par l'industrie, la fabrication des boissons et l'alimentation de certains animaux s'élève à 100 milliards de kilogrammes. En admettant même ce chiffre, probablement trop fort, il resterait encore un excédent de 106 milliards de kilos de matières nutritives, c'est-à-dire de quoi nourrir plus de 220 millions d'hommes. Que devient cette énorme quantité d'aliments? Pour celle-là, il n'y a pas de doute à avoir; elle est gaspillée et gaspillée de la façon la plus scandaleuse, comme il nous sera facile de le démontrer.

* * *

Et d'abord nul n'ignore qu'une grande partie des produits de la Terre se perdent à l'endroit où ils devraient être récoltés. Cela est surtout vrai pour les fruits, et dans certaines régions agricoles mal desservies de voies de communication, les cultivateurs laissent pourrir leurs récoltes sur pied, ne pouvant les écouler ou les utiliser d'aucune manière. C'est là un fait que racontent tous les voyageurs et dont chacun de

nous a pu être témoin, car il n'est pas rare dans notre Europe. En France, il se produit dans presque toutes les régions où il n'y a pas de chemins de fer en assez grand nombre. En Sardaigne, dans certains districts, sans communication avec les ports de la côte, de vastes forêts d'orangers restent inexploitées et des millions de fruits d'or jonchent le sol à l'époque où devrait se faire la récolte. Aux États-Unis, ce sont les céréales qui se perdent souvent, faute de moyens d'écoulement ; c'est ainsi que dans quelques régions où le maïs est très abondant on s'en sert parfois comme combustible. Et si ce gaspillage stupide a lieu, c'est certainement à la triste organisation sociale qu'il faut l'attribuer, car avec les seuls milliards qu'on dépense chaque année pour les budgets de la guerre, on pourrait construire les routes et les voies ferrées nécessaires à la complète diffusion des produits agricoles.

Cependant ce premier gaspillage n'est encore rien ; il s'en produit d'autres plus nombreux encore. Si le producteur gaspille par nécessité le négociant, l'intermédiaire, qui revend aux consommateurs, gaspille par amour du lucre. Pour attendre une hausse dont ils espèrent de grands profits, les accapareurs laissent avarier chaque année des millions de kilogrammes de céréales ou de légumes. Bien des produits du reste, par le fait de leur cherté, ne trouvent pas un écoulement immédiat et se gâtent avant

qu'on ait pu les vendre ; il n'y a pour ainsi dire pas un magasin où il ne se perde ainsi annuellement une certaine quantité de substances alimentaires.

* * *

Ce que les producteurs et les trafiquants ont commencé, les consommateurs, ou du moins une certaine classe de consommateurs, l'achève ; et c'est probablement chez ces gens là que le gaspillage atteint les proportions les plus considérables. Aucune statistique n'a calculé et ne pourra jamais calculer ce qui se dépense inutilement de produits nutritifs par le fait des plaisirs immodérés que se paient les classes riches. Mais nous n'avons pas besoin de chiffres pour établir que la richesse alimentaire ainsi gaspillée est chaque année considérable. D'abord nul n'ignore que la plupart des gens riches consomment beaucoup plus qu'il leur est nécessaire. Ils se gorgent inutilement, au détriment de leur propre santé et du bien-être de ceux qui les entourent. Cela ne serait rien cependant, car malgré leur appétit de jouisseurs, ils ne peuvent dépasser certaines limites, mais ces gens là ont des caprices très coûteux et c'est par là qu'ils prélèvent sur l'avoir alimentaire de l'humanité des sommes considérables. Il leur faut en effet, des valets, des chevaux, des chiens de luxe ; c'est à nourrir copieusement ces êtres inutiles qu'ils emploient une grande partie des richesses dont ils jouissent. J'ai

connu, pour ma part, un grand propriétaire bourgeois qui se trouvait dans ce cas et j'ai pu me rendre compte de ce que cet individu envoyait chaque année à ses semblables. Notre homme, roturier enrichi, quoique républicain voulait jouer au hobereau et possédait une meute. Il avait cent chiens de diverses catégories, pour la nourriture desquels on dépensait chaque jour, outre une grande quantité de lait, plus de 100 kilos de pain et de viande. J'ai calculé qu'avec ce que ces animaux absorbaient annuellement, on aurait pu faire vivre largement plus de 120 personnes. Pendant ce temps, les paysans de sa propriété vivaient dans un état voisin de la misère. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'un fait exceptionnel ; même dans les pays où la propriété est assez divisée, il est très fréquent. Quant aux régions où subsiste encore la grande propriété, en Angleterre, en Autriche, en Russie, en Allemagne, il est passé en quelque sorte à l'état de règle. L'aristocratie de ces pays aime passionnément la chasse et le sport ; avec ce qu'elle gaspille pour ses chevaux et ses chiens, on pourrait nourrir tous les malheureux qui souffrent de la faim et de la misère.

Si le gaspillage effréné qui a lieu chaque année ne portait encore que sur l'excédent de la richesse alimentaire, on pourrait à la rigueur fermer les yeux, tout en déplorant une telle perte ; mais malheureusement, nous le savons,

ce n'est pas seulement le superflu alimentaire qui est ainsi dévoré et une part notable de ce qui est nécessaire à tous vient s'engloutir annuellement dans le gouffre.

* * *

Nous voici arrivé au terme de cette étude, que nous nous sommes efforcé de rendre, par de longues et consciencieuses recherches, aussi exacte que possible. Après les chiffres que nous avons donnés et les conséquences qui en découlent, nous ne croyons pas qu'il soit possible d'échapper à cette terrible conclusion : si des millions d'êtres souffrent de la faim et croupissent dans la misère, ce n'est pas parce qu'il n'y pas assez de produits alimentaires, mais parce que ces produits sont gaspillés de la manière la plus odieuse. Même dans la période barbare d'agriculture extensive où se trouvent encore la plupart des pays, la Terre bienfaisante nous fournit deux fois plus de substances qu'il ne nous en faut et tous le monde pourrait vivre dans l'abondance. La solution de la question sociale n'est donc pas impossible comme le répètent journellement tous les publicistes bourgeois qui ont intérêt à le faire croire : il ne s'agit, en définitive, que de répartir équitablement les divers produits de la Terre. Jusqu'ici les classes dirigeantes ont reculé obstinément devant cette solution qui les obligerait à abandonner leurs monstrueux privilèges.

Désireuses de voir se perpétuer leur odieuse domination, elles feignent actuellement de ne pas entendre les milliers de voix qui demandent du pain, elles ferment l'oreille aux justes revendications qui s'élèvent du sein de la foule. Elles croient sans doute, dans leur naïf orgueil, qu'elles pourront amuser les prolétaires indéfiniment par de vaines promesses de réformes législatives. Mais l'inévitable Révolution s'accomplira envers et contre tous, car on ne peut contenir longtemps un peuple qui a faim et qui sait d'où provient sa misère. Or le peuple comprend aujourd'hui quelle est la cause de tous ses maux, quels sont les artisans de sa ruine. Ces idées de révolte et de revendication, qui hier encore étaient le fait de quelques esprits, pénètrent de plus en plus dans les couches profondes de la population malgré les menées de l'inquisition bourgeoise. Avant longtemps la nécessité d'une révolution se fera sentir à tous, et cela déterminera un mouvement irrésistible : La foule énorme des affamés viendra demander compte aux affameurs des milliards de produits qu'ils gaspillent ou accaparent. Que la bourgeoisie ne s'y trompe donc pas, les réclamations qu'on ne cesse de lui adresser ne sont pas de vaines paroles. Si elle n'était pas elle-même aveuglée elle comprendrait que de terribles actes se préparent et elle tâcherait de les prévenir et abandonnant de bon gré ce qu'elle détient pas injuste. Mais il n'y a pas

à compter sur un pareil acte de sa part. Appuyée sur ses policiers et sur ses soldats, elle voudra engager la lutte ; elle déchainera ainsi la plus formidable tempête qui ait jamais eu lieu et dans laquelle elle sombrera tout entière.



PUBLIC AFFAIRS

1871

INDIAN AFFAIRS

REPORT

OF THE

COMMISSIONER

OF THE

INDIAN AFFAIRS

FOR THE YEAR

1871

AND

REPORT

OF THE

COMMISSIONER

OF THE

INDIAN AFFAIRS

PUBLICATIONS SOCIALISTES

L'ÉGALITAIRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

ABONNEMENTS :

Trois mois, 1 fr. ; Six mois, 2 fr. ; Un an 4 fr.

Extérieur : le port en sus

Adresser tout ce qui concerne le journal à l'Administration, rue des Grottes, 24 Genève.

AUX JEUNES GENS

PAR P. KROPOTKINE

2^e Edition — Prix : 0,10 centimes.

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION

Par ÉLISÉE RECLUS

CINQ CENTIMES

Dieu et l'État, 0,60 ; La loi et l'autorité, 0,05 ; La mort de Delescluze 0,20 ; La Société au lendemain de la Révolution, 0,25 ; Le procès de Lyon 0,10 ; Collection du "Révolté" - 1^{re} série.